

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne.
UFR 04 Arts. Centre Saint-Charles.

Licence L 3 Arts Plastiques.
EP 04312 10 : Médiation des objets de l'art et de la culture.
Année Universitaire 2015-16
Deuxième semestre

RADIO MÉDIATION / PINACOTHÈQUE SONORE 2016
Écouter /voir

Une minute et demi pour une oeuvre visuelle.

Archivage textuel : séances des mardi 22 et 29 Mars 2016.
Textes oralisés par les étudiants in situ.
Les textes sont présentés par ordre alphabétique/noms des auteurs.

Françoise Julien-Casanova dir.

Présentation

Les textes qui suivent ont été conçus pour être « mis en bouche », oralisés et sonorisés, dans le cadre d'un projet d'émission de radio. Chaque texte essaie de donner à voir une œuvre librement choisie par l'étudiant. Les textes parlés et bruités visent à générer ainsi, dans l'esprit des auditeurs et les temps de l'écoute (inclus ses effets postérieurs), une image mentale de l'œuvre « dite » et par ce biais, médiée.

« Autant d'étudiants, autant de *diseurs*, de parleuses et de parleurs.

Autant de styles et de gestes vocaux qui ne sont pas de théâtre ou d'école, mais qui sont les modestes voix de la communication ordinaire, mises au service de la production concertée de textes intermédiaires, énonciateurs d'œuvres visuelles « en direction d'autrui ».

Bien évidemment, « il serait erroné de penser que tout ce qui est auditif n'est qu'auditif »¹ : la trans-sensorialité est en jeu, et le projet vise, entre autres, à le rappeler. » (extrait de la note d'intention du projet général « Pinacothèque sonore », cf. Annexes 2).

Pour une meilleure lisibilité, les textes ont été classés par ordre alphabétique auteurs/étudiants..

Chaque texte est accompagné d'un lien qui permet d'avoir accès à la reproduction de l'œuvre dont il est une interprétation.

C'est pourquoi les noms des artistes/créateurs ne sont fournis qu'ensuite, après le lien.

Lorsqu'ils ont été livrés lors de leur mise en écoute les uns par les autres, les textes n'ont pu être enregistrés. De ces exercices collectifs et corporels, seules les traces écrites, ici, sont les témoins. Elles en sont une mémoire.

Les identités des œuvres n'étaient pas forcément fournies par les « parleurs » lors des séances d'écoute, il n'y a donc pas obligation de se référer aux reproductions. Néanmoins, le lien permet de satisfaire sa curiosité, si nécessaire. Car bien évidemment, chacun peut lire ces textes avec ou sans support image, pour lui-même et/ou pour de tierces personnes.

Encore deux précisions.

En Annexes 1, la feuille de consignes fournies à l'étudiant est mise à disposition pour consultation (pp.).

En Annexes 2, un document est joint, qui explicite le projet « Pinacothèque sonore et sa Documentation ». Il a été rédigé pour l'exposition en triptyque, du même nom, qui a eu lieu à l'UFR 04 en Mai 2012. Fruit d'une collaboration avec des étudiants de L3 Arts Plastiques, cette exposition a été organisée dans le cadre des Rencontres Différences et Créativité, au Centre St Charles de l'Université Paris 1.

Depuis, le travail de recherche se poursuit : d'où cette publication.

F. J-C, Avril 2014-16

¹ CHION, Michel. 1998. *Le son*. Paris, Nathan Université. p. 57.

Adeline AIMÉE*Epic n°5" Christian STOLL*

Devant la photographie de Christian Stoll,
On se demande
Si l'on doit laisser notre esprit s'évader ou
Si l'on doit juste la contempler.
Si je suis menée à rêver,
J'imagine la mer et l'horizon baignés d'un blanc soleil,
Et le paquebot central entouré par la mer, et je serais bercée
Par le bruit de l'eau clapotant sur le bord du bâtiment.
Mais si je dois l'observer,
L'image me semble mélancolique, à la limite effrayante.
La mer se met en mouvement, et le ciel nuageux se couvre,
Les couleurs sont neutres, mais la proue du navire
Parait tout de même éclatante, imposante,
moitié dans l'ombre moitié dans la lumière.
L'attention est focalisée sur le sujet photographié,
C'est l'élément central, le bateau nous fait face,
Il semble vouloir sortir du cadre, il avance vers nous.
On a l'impression de pouvoir le toucher, car il semble plus que réel.
Mais l'ancre est jetée, on voit le filin, à droite. À bonne distance.

<http://www.thecoolist.com/epic-photography-by-christian-stoll/epic-by-christian-stoll-5/>

Christian Stoll. *Epic n° 5*. Photographie.

Camille BONNET

De l'autre côté du miroir

Des spirales attirent mon regard.

Il s'agit d'une sculpture en bronze, posée sur un socle, lui même posé sur un autre socle.

Derrière elle, un fond noir miroitant.

Je m'avance, les spirales bougent, se déplacent.

Je me décale sur le côté. Un mot apparaît au fur et à mesure.

« Alice ».

J'aperçois dans le miroir les lettres « A » et « L ». Elles reflètent les lettres « I », « C », « E ».

Je ne comprends pas.

Je me déplace à nouveau, le mot se déforme, les lettres n'existent plus.

Les courbes de bronze se remettent à danser.

Je passe de l'autre côté de l'œuvre.

Un nouveau mot se forme.

NON !

C'est encore « Alice ».

Cette fois-ci, les lettres que je vois dans le miroir sont « I », « C » et « E ».

« Quel que soit le sens, il ne change pas de sens.

Pourtant, cet aller-retour nous révèle du sens en plus : c'est le miroir qui se met à réfléchir à la place de celui qui le regarde. »

Tout est inversé.

Alice a passé la tête de l'autre côté du miroir.

http://images.google.fr/imgres?imgurl=https%3A%2F%2Fstaticflickr.com%2F8%2F7145%2F6558343929_c80e3528db_b.jpg&imgrefurl=https%3A%2F%2Fwww.flickr.com%2Fphotos%2Fkhismatullina%2F6558343929&h=683&w=1024&tbnid=37klw-eCqhOb6M%3A&docid=wYr1xHb8c1Mw4M&ei=MAwAV97aJ8KsafCmnsAE&tbm=isch&iact=rc&uact=3&dur=761&page=1&start=0&ndsp=25&ved=0ahUKEwjesoXQx_DLAhVCVhoKHXCTB0gQMwg0KAowCg

Markus Raetz. *Alice*, 2004 - 2008

Laura BOURBOULON

Radeau d'espérance

Immergés dans la toile nous ne pouvons qu'être stupéfiés par ses dimensions : presque cinq mètres sur huit. Une peinture d'histoire ? Une grande bataille héroïque ? Une scène religieuse ? Non. C'est un fait divers, pire c'est l'anecdote d'un événement tragique survenu à peine trois ans avant que le peintre le représente.

Critique immense du royalisme et coup politique de la part d'un jeune peintre, Géricault : il sait que ce tableau lancera sa carrière.

Devant nous, un enchevêtrement de corps, de cadavres, de rares survivants anéantis, désesparés, affamés et malades qui s'accrochent comme ils le peuvent à leur survie. Certains tombent à la mer, les survivants retiennent les cadavres, après treize jours en mer tous les moyens sont bons pour survivre. Une voile prend encore le vent, c'est bien la seule sur ce petit rafiote de fortune malmené par les éléments. L'océan est agité, les nuages noirs, les vagues forment un mur sombre à l'arrière plan.

Au premier plan la seule voile qui a survécu au naufrage forme un triangle en tension avec l'autre triangle formé par les marins agglutinés derrière l'un des leurs. Un marin de dos, debout, fait signe à l'Argus, ce navire qui marche presque invisible à l'horizon. Mais sur ce radeau portant la mort, c'est lui et le marin métis, debout sur une barrique, agitant sa chemise, qui sont le seul signe d'espérance présent dans la toile.

L'espérance paraît presque vaine et naïve, pourtant c'est le propre de l'humain que d'espérer des jours meilleurs. Car la Méduse a sombré sur un banc de sable et son capitaine a lâchement pris la fuite, incapable de naviguer autant que d'assumer les conséquences de ses actes.

https://upload.wikimedia.org/wikipedia/commons/1/15/JEAN_LOUIS_TH%C3%89ODORE_G%C3%89RICAULT_-_La_Balsa_de_la_Medusa_%28Museo_del_Louvre,_1818-19%29.jpg

Théodore Géricault. *Le Radeau de la méduse*, 4.91X7.16m, 1818-1819, peinture à l'huile toile sur bois, Musée du Louvre, Peinture romantique.

Manon BURG

Annette Messenger ou la collectionneuse de proverbes subversifs ?

Avec *Ma collection de proverbes*, l'artiste Annette Messenger dénonce malicieusement les idées reçues que l'on peut trop souvent avoir sur les femmes. Pour cela, elle utilise des rectangles de coton blanc sur lesquels elle va coudre des propos misogynes tels que : « L'homme pense, la femme dépense » ou « Les figues vertes et les femmes murissent à force d'être palpées ». Le caractère machiste de cette oeuvre n'est pas seulement présent dans son contenu, il l'est également dans sa forme : la broderie. En effet, dans l'inconscient collectif, il s'agit d'une activité exclusivement féminine. De plus, l'action même de broder ne fait qu'augmenter la force de ces propos : ces proverbes ne sont pas simplement écrits sur un vulgaire morceau de papier, mais ils sont comme gravés dans la pierre, inscrits dans la matière, sur le tissu. Pourtant, même si dans leur dispositif ces « proverbes » apparaissent comme des vérités immuables, le registre ironique qui s'en dégage nous empêche de les considérer ainsi. Enfin, il est vrai que lorsque tous ces rectangles de draps blancs brodés sont accolés, le spectateur peut éprouver un sentiment de vertige : comme si le nombre de charges contre les femmes était infini. C'est donc par son autodérision qu'Annette Messenger parvient à nous éclairer sur la dimension phallocrate de nos sociétés contemporaines. Elle achève son oeuvre en 1974 et c'est donc dans un contexte de lutte pour l'égalité des sexes, à quelques mois de la Loi Weil, qu'Annette Messenger réalise sa Collection de Proverbes.

<http://www.micheledidier.com/index.php/fr/ma-collection-de-proverbes.html>

Annette Messenger. *Ma Collection de Proverbes* (1974), Tissus brodés, 30 éléments, 35 x 28 cm chaque.

Yiling CHANGUES

Un ballet aquatique avec seize sculptures

Composée de seize sculptures en mouvement, la Fontaine Stravinsky se présente à nous tel un ballet dont nous sommes les spectateurs mobiles. Tandis que les sculptures tournent sur elles même, on tourne autour des sculptures, à la recherche du meilleur angle pour les observer. Les jeux d'eau nous offrent plus qu'un spectacle visuel, on tend l'oreille pour les écouter : jets, clapotis, gouttes, éclaboussures... Les couleurs éclatantes de Nikki de Saint Phalle dialoguent avec les mécaniques de Jean Tinguely... C'est là le rythme que suivent les danseuses de la Fontaine Stravinsky.

- 1 - Seize figures
- 2 - qui dansent et tournoient et virevoltent
- 3 - parmi les jets et les jaillissements
- 4 - rythmées par le clapotis
- 5 - les rires et les cris d'enfants
- 6 - si on écoute avec attention, on peut entendre les couleurs chanter
- 7 - la sirène onduler, la bouche siffler
- 8 - les ricanements de la mort grimaçante
- 9 - les violons, les timbales, le hautbois
- 10 - les grincements des machines
- 11 - Seize danseuses,
- 12 - elles tournent, elles tournent, sans s'arrêter
- 13 - le mouvement devient musique
- 14 - la musique devient forme
- 15 - la forme devient spectacle et la fontaine devient ballet
- 16 - Seize sculptures

http://images.google.fr/imgres?imgurl=http%3A%2F%2F1.bp.blogspot.com%2F-5EjZf1xy3b8%2FVVXD4jFgLVI%2FAAAAAAAAAaNE%2FzKH3IA3hs%2Fs1600%2Ffontaine_stravinsky_paris_4_jean_tinguely_niki_de_saint_phalle_5.JPG&imgrefurl=http%3A%2F%2Fwww.parisladouce.com%2F2015%2F05%2Fparis-la-fontaine-stravinsky-une.html&h=1073&w=1600&tbnid=joxvH89cqVyGkM%3A&docid=onz0I7AsHC37XM&ei=kCUEV8SIPImwUfC_kbgE&tbm=isch&iact=rc&uact=3&dur=404&page=1&start=0&ndsp=15&ved=0ahUKEwjErd6xsPjLAhUJWBQKHfBfBEcQMwg3KA0wDQ

Nikki de Saint Phalle et Jean Tinguely. *La fontaine Stravinsky*, 1983. 17 x 33 m, bassin de 580 m2, Sculptures matériaux divers, Place Igor-Stravinsky, 75004 Paris.

Lou COCODY-VALENTINO

Quand la danseuse prend la parole

On a beaucoup parlé de moi mais aujourd'hui je prends la parole. Si vous entrez dans la salle où je suis exposée, vous ne verrez que moi. J'en impose. Je vous regarde, les paupières à moitié closes, à l'abri dans ma vitrine: je suis inaccessible. Pas très grande, en taille comme en âge, j'ai pourtant fait couler beaucoup d'encre. Quand j'ai été exposée pour la première fois j'ai été très critiquée... On a dit que je faisais preuve, je cite, d'un "réalisme scandaleux", et que la sculpture cherchait un peu trop à représenter le réel!

Les critiques m'ont souvent accusée d'avoir l'air hautain, mauvais, vicieux... L'aura de malaise qui m'entoure est étroitement liée à la réputation de Marie, celle qui a servi de modèle pour me réaliser. Pourtant à l'époque ce n'était pas si rare pour les jeunes filles de se prostituer. Et puis, je dérange car comme je vous l'ai dit je fais "très vraie" et bien que je sois majoritairement faite de bronze il y a de ci de là quelques éléments naturels qui font qu'on me qualifie d'hyperréaliste. Il y a donc toute une dimension tactile dans le culte qui m'est voué. Quand je parle de culte je n'exagère pas : les visiteurs achètent par milliers des petites répliques qui tentent vainement de reproduire mon attitude, la patine de ma couleur de peau, mes cheveux. Mon tutu.

À propos de répliques, je suis exposée en même temps dans divers musées du globe. C'est normal, c'est inhérent à ma condition de sculpture.

Par ailleurs, je suis assez famélique. Si l'on retire mes vêtements, on se retrouve face au corps d'une petite fille maigre, au ventre gonflé par la faim. Forcément ça dérange. Marie était pauvre, elle ne mangeait pas suffisamment, et mon créateur, ce cher Edgar, n'a pas cherché à enjoliver la réalité. Je flotte un peu dans tout ce tulle. Mais je suis un petit rat, c'est pourquoi je garde la tête haute. Je ne bougerai jamais : mes pieds resteront pour toujours en quatrième position, mes bras sagement ramenés derrière mon dos. Et pourtant j'exprime visuellement quelque chose qui relève de la tension. Qu'on m'apprécie ou pas, je cause toujours du trouble. Je suis la petite danseuse de Degas.

http://www.musee-orsay.fr/fr/collections/oeuvres-commentees/recherche/commentaire_id/petite-danseuse-de-14-ans-171.html?no_cache=1

Edgar Degas (1834-1917), *Petite danseuse de 14 ans (ou Grande danseuse habillée)*, entre 1921 et 1931, H. 98 ; L. 35,2 ; P. 24,5 cm, bronze patiné, avec accessoires en tissu, réalisé à partir d'un original en cire. Avec socle en bois et vitrine. Paris, Musée d'Orsay.

Natacha CORONEL

Les poses des enfants...

Un, deux, trois, quatre !
 Quatre enfant sont là !
 Le premier, assis sur le pied de la colonne, nous regarde fixement.
 C'est le seul garçon, et comme un fait exprès, c'est le seul en rouge.
 Et oui, il n'a que des soeurs.
 Elles nous ignorent en plus, les coquines, avec leurs petites robes blanches.
 La plus petite dépasse à peine les genoux de son frère.
 Elle a ses petites mains levées, elle s'agite.
 Elle doit en avoir des choses à dire la benjamine.
 La plus grande lève aussi ses mains, elle lui répond peut-être.
 En tous les cas cela n'intéresse pas la cadette.
 Elle est affalée là, les yeux dans le vide, dans une posture peu élégante.
 Pffiouuu et le peintre alors?
 Aucune des fillettes ne semblent s'y intéresser.
 Seul le garçon pose, il doit être l'aîné, il a l'air sage.

Même si les fillettes ne regardent pas le peintre,
 Le peintre lui les a vues.
 Pour que nous puissions les voir aussi, il ajoute une éclaircie devant eux.
 Derrière eux le ciel s'ouvre au milieu du paysage,
 mais la lumière de devant, elle, vient toucher les enfants.
 Elle forme un halo de lumière qui inonde les petites tête blondes,
 Et voici, des petits anges sans ailes.

<http://musee.louvre.fr/bases/doutremanche/notice.php?lng=0&idOeuvre=1754&f=2100>

Lawrence, Sir Thomas (Bristol 1769 - Londres 1830). *Les enfants de Ayscoghe Boucherett*,. Non daté, Huile sur toile, 1, 95 m x 1, 45m. Paris, Musée du Louvre, Département des peintures.

Jean-Baptiste COUCHE

Vaisseau

D'abord le vent. Plus fort, aussi fort que possible. Je le sens sur mon visage et dans les plis de mes vêtements, il soulève le sable et le repose un peu plus loin. Il vient perturber la course régulière des vagues et s'engouffre dans les drapeaux, les voiles et les mats. Au milieu de ce paysage en tempête, entre la mer et la terre, se réveille un titan. Rigide et souple à la fois, le squelette fin, anguleux, s'anime alors. Ses premiers pas sont fébriles. Il perd l'équilibre un instant, avance, recule, avance encore, puis une violente bourrasque déploie sa grande voile dorsale. L'immense chimère de bois prend vie et s'active pleine de vitesse et de force. Une armée d'échasses, de thorax et d'ailerons se dresse devant moi. Les grincements effrayants de la structure, les sabots qui trébuchent et bondissent, s'entrechoquent et claquent se rapprochent. Soudain un rayon de soleil m'arrache à l'état d'hypnose paralysante provoquée par la créature. Le vaisseau qui filait les mats tendus vers le ciel, semble d'un coup s'engourdir, ses mouvements se raidissent, il ralentit puis dans un dernier grincement se fige. Les nuages se dispersent, le tumulte de la mer s'apaise et peu à peu tout redevient calme.

<https://drive.google.com/open?id=0B42kl3f38oxqUi1KRGxYOUl6b1k>

Theo Jansen. *Animaris Percipere Primus*, 3x10x2m, tubes en plastique, tiges en bois, bouteilles vides, cordelettes, tissu 1990 - Sculpture vivante

Constance DA CUNHA

Lointain silence

Le tumulte de la ville s'éteint progressivement pour laisser place au silence reposant de la nuit. Sombre et imposante, celle-ci se heurte à l'immense fenêtre d'un café calme et désert.

Presque happée par cette ombre puissante, une jeune femme enchapeautée, apprêtée d'habits colorés et élégants, main gauche encore gantée, se tient assise à la seule table apparente.

Légèrement courbée, presque lascive, la mystérieuse dame tient dans sa main droite une tasse qu'elle contemple, absorbée par son contenu.

Ses yeux entièrement noirs empêchent notre regard de croiser le sien.

Deux cavités inquiétantes, sans en être pour autant menaçantes, nous laissent moroses devant cette scène.

Impossible de savoir à quoi elle pense.

Même si ses joues rosées nous confirment qu'elle est vivante, elle nous paraît presque comme une statue qui ne peut se mouvoir.

Tout est calme.

Silencieux.

Tout est figé dans le temps.

Les seuls sons que nous pourrions entendre sont ceux du passé, de ce café animé en journée, des souvenirs de cette femme mélancolique, la tête dans les nuages.

<http://www.3e-art.fr/2014/12/automat-de-edward-hopper.html>

Edward Hopper. *Automat*, 1927, Huile sur toile, 71.4 / 91.4 cm, Des Moines Art Center (Etats-Unis)

Julien ETIENNE

Photos collées

Saint-Germain-des-Prés Paris 6ème,
 C'est ici que je me trouve,
 Oui c'est bien là que Delacroix a vécu, Place Furstenberg,
 Je comprends maintenant,
 C'est un endroit unique,
 Un charme, une émotion s'en dégagent, nous sommes en plein Paris,
 Et cette singularité nous transporte.

Ces arbres, cette place circulaire,
 Ces voitures et motos créant un espace si particulier,
 Cette rue qui file laissant le soleil passer
 Me laisse sous le choc.

Je n'arrive pas à la regarder dans son ensemble,
 Mon esprit s'efforce de tout détacher,
 Il prend en considération chaque détail.
 Il les prend en photos indépendamment,
 Décompose les éléments.
 Je n'ai plus la notion du temps.

Enfin, je pense en être arrivé à bout.
 La sensation d'avoir accompli quelque chose.
 Je ne comprends pas ce qui se passe,
 J'ai l'impression d'être déboussolé,
 De n'avoir que des morceaux de paysage.
 Et pourtant.

Ces souvenirs, ces éléments indépendants et indissociables
 Créent un tout, un assemblage se compose,
 Il se peut que j'ai regardé plusieurs fois la même chose
 Mais jamais dans le même contexte.
 Ce collage n'est pas parfait
 Il est morcelé de part et autre
 Mais je l'aime ainsi,
 Il fait 110,5 cm sur 155,9cm,
 Il restera dans ma collection virtuelle

<https://www.ibiblio.org/wm/paint/auth/hockney/hockney.furstenberg-paris.jpg>

David Hockney. *Place Furstenberg*, 1985, collage, photographies, 110,5 x 155,9 cm, Collection de l'artiste, Los Angeles.

Clara HEINRICH

Invocation

(Charlie Parker - I've Got Rhythm : 10 secondes)
(Un temps)

Christique, chamanisme, intensément spirituelle et tout aussi physique, l'oeuvre qui nous fait face nous écrase autant qu'elle nous entraîne et nous emporte dans une danse picturale. Une transe ? Irréfutablement, un frisson inattendu.

Fermez-les yeux. Regardez.
(un temps)

Il se dresse, debout et bras tendus.
Insolant. Informel. Invoquant les grands noms de la peinture comme pour mieux les révoquer.
Effrayant. Éclatant de lumière, dans une explosion de couleurs primaires.
Presque incandescent.

Il est fracas, cris, musique, incantations et silence, soudain.
Le désordre maîtrisé.
Expérience esthétique enveloppée de blanc.
Silence. Silence.

Ainsi, est enterré - debout - le grand des grands. Une couronne le coiffe, et il signe de son nom d'un jour : Asbestos.

<http://www.collectionlambert.fr/media/fichierpresse/s1/id50/dossier-de-presse-les-chefs-doeuvre.pdf>

Jean-Michel Basquiat. *ASBESTOS*, 1981/1982, Acrylique sur papier marouflé sur toile, coll. Yvon Lambert, Avignon.

Perle HERGOT

Noires Visions

Dans le clair-obscur de la chambre, on entrevoit une table de chevet et le lit sur lequel une femme en robe blanche est allongée, renversée, chavirée.

L'arrière plan est occupé par de lourds rideaux d'un velours qu'on devine rouges. Il m'a vue !!! Mi-homme mi-bête, un démon trône sur le corps de la femme, c'est un incube.

La femme est étendue sur le dos, sa tête et ses bras pendent, sans vie, hors de la couche.

L'immonde créature est posée sur son ventre. Pèse. L'empêche de respirer. Elle semble plus morte qu'endormie, gisant sur son lit comme sur un autel. Sa peau claire et sa robe immaculée tel un linceul lui donnent un aspect fantomatique.

Et là, surgit des rideaux le dernier personnage de ce tableau : une tête de cheval, le poil sombre et les yeux argenté.

Les yeux vitreux et glauques, l'animal regarde de manière goulue la même scène que nous : la femme inerte et le cauchemar qui l'a paralysée.

Le cheval, tel un étrange intrus, s'immisce dans l'intimité de la chambre.

Tout comme moi.

La femme est totalement sans défense, elle est la proie de nos regards autant que celle du cauchemar .

<http://www.dia.org/mobile/object-info/f222b80e-c3ba-4dd0-a705-4b14cb4f5ad6.aspx?position=227>

[https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Cauchemar_\(Füssli\)](https://fr.wikipedia.org/wiki/Le_Cauchemar_(Füssli))

Henry Fussli (Suisse, 1741-1825), *Le cauchemar*. 1781, huile sur toile, 101,6 cm x 127,7 cm, Detroit Institut of Art.

Bryan LECORDIER

Femmes d'Orient

La journée touche à sa fin dans ce pays lointain. Le ciel dégagé est d'un teint orangé. Le soleil couchant illumine encore les façades blanches des maisons de la ville, au loin. La loggia où l'on se trouve est recouverte d'une jolie lumière jaune, tel un filtre léger et soyeux. Certains rayons parviennent jusqu'à une femme, assise par terre sur un grand tapis, au milieu de la pièce. Accoudée sur un petit métier à broder bas, les mains sous son menton, la femme semble penseuse ou peut-être rêveuse. Sa longue robe blanche, son voile dans les cheveux et ses bijoux nous révèlent une femme d'un certain rang.

Les objets jonchant le sol à sa droite, laissent penser que la journée passée a été animée de plusieurs jeux et activités : de la musique et de la danse avec le luth, de la broderie aussi avec le petit coffret ouvert, qui déborde de matériaux, de tissus et de bijoux. A la gauche de la femme une jeune fille brune au chemisier blanc et à la robe violette est assise également et semble jouer avec un enfant. Non loin de là, dans un coin de la pièce, deux femmes brunes se tiennent debout. L'une porte une grande robe blanche et un voile jaune de la tête jusque aux pieds. L'autre porte une grande robe rouge et jaune, le genre de vêtement fait de tissus précieux. Toutes deux discutent tranquillement accoudées contre une balustrade surplombant la ville. Adossée à une belle colonne corinthienne, une dernière femme aux vêtements roses semble contempler la vue qu'offre la vaste ouverture de la loggia sur le paysage extérieur. Ou peut-être profite t-elle de la légère brise marine apportée par la mer au loin.

C'est une image d'une fin de journée où règne la prospérité et un calme serein. L'heure des activités n'est plus. C'est un moment de réflexion féminine face à la vie, dans un pays lointain d'Orient.

http://images.google.fr/imgres?imgurl=http%3A%2F%2Fartmight.com%2Falbums%2Fclassic-f%2FFrederick-Arthur-Bridgman-1847-1928%2FBridgman-Frederick-Arthur-An-Eastern-Veranda.jpg&imgrefurl=http%3A%2F%2Fartmight.com%2Fartists%2FFrederick-Arthur-Bridgman-1847-1928%2FBridgman-Frederick-Arthur-An-Eastern-Veranda-18367p.html&h=672&w=1000&tbnid=WfBvmE58ZUgcXM%3A&docid=WiKSq4Jc0I-bWM&ei=fWEFV_DQBoOvacv9n9AF&tbm=isch&iact=rc&uact=3&dur=4071&page=1&start=0&ndsp=43&ved=0ahUKEwiwg73W3frLAhWDVxoKHcv-B1oQMwg9KBAwEA

Frederick Arthur Bridgman (Boston 1847 - Paris 1928). An Eastern Veranda. Huile sur toile, 100 cm x 67, 2 cm, collection privée.

Manon LEMÉE

Un jeune Dieu

Sur un fond pourpre, un jeune homme se tient devant nous. Il nous observe.

Se dresse devant lui une corbeille de fruits, débordante.

Sa jeune tête est ornée de feuilles de vigne.

Il tient en sa main gauche et sale une patère remplie de vin.

Il nous regarde et pourtant, son regard reste absent.

Cette figure aux lèvres charnues abrite un corps athlétique, habillé d'un drap blanc laissant une épaule nue.

Dans son autre main, l'adolescent tient un ruban de velours rouge, qui rappelle la couleur de sa boisson.

La carafe encore pleine nous indique cette ivresse mystique qu'il représente.

La composition entière dit une symbolique appuyée sur la nature et l'ivresse débordante,
car en effet,
Bacchus en est le Dieu.

<http://www.artble.com/imgs/8/d/0/821051/bacchus.JPG>

Caravage. *Bacchus*, 1593 - 1602 ?, huile sur toile, 95 x 85 cm, Florence, Galerie des Offices

Candice MOUNA

Une muse ambiguë

C'est en 1923 que le peintre espagnol Ignacio Zuloaga réalisa un portrait en pied de la mystérieuse Marquise Luisa Casati.

Cette femme du début du XX^{ème} siècle était une grande figure de l'aristocratie italienne et de la vie mondaine parisienne.

Elle est célèbre pour avoir dilapidé sa fortune dans ses excentricités : palais somptueux, ménagerie d'animaux rares, fêtes fastueuses, costumes haute couture et pierres précieuses étaient son quotidien.

C'est à partir de 1903, lorsqu'elle rencontra l'écrivain dandy et sulfureux Gabriele Di Annunzio, que la timide et sage épouse de Camillo Casati se mit à se transformer peu à peu en sorcière au charme occulte et dévastateur.

Placée au centre de la toile, la Marchesa Casati de Ignacio Zuloaga dégage parfaitement bien cette aura ténébreuse.

L'arrière plan reprend un paysage nocturne de campagne où l'on voit un moulin sur la droite de la marquise et des maisonnettes, sur sa gauche. Les bleus et les verts sombres se marient sur-naturellement à la silhouette presque terrifiante de Luisa Casati.

En effet, ses grands yeux obscurs cernés de noir, son sourire mesquin, son costume de tissus précieux verts et violacés et son chapeau corbeille orangé, orné de grandes plumes noires font d'elle un grand oiseau rare et dangereux.

<http://www.thebespokemagazine.co.uk/wp-content/uploads/2014/10/ignacio-zuloaga-la-marchesa-casati-1923.jpg>

http://www.latribunedelart.com/spip.php?page=docbig&id_document=19950

Ignacio Zuloaga (1870-1945). *La marquise Casati*, 1923, Huile sur toile - 209 x 152 cm, Zumaia, Z Espacio Cultural Ignacio Zuloaga.

Denise PÉQUIGNOT

Sans titre

[
Morceaux de musique extraits de : Le cirque de Charles Chaplin + sons des tambours + sons d'applaudissements. (20 secondes)

- Silence (5 secondes)
- Tu es encore là ?
- Je ne peux plus bouger. Tout s'est arrêté. Figé.
- Pourquoi est-ce qu'on est toujours ici ?
- Tout est devenu sombre et un peu froid, l'air est si dense que je ne suis pas sûr de pouvoir respirer.
- Où sont passé tous ces sourires ? Ces mains qui applaudissaient ? La musique ?
- Reste que toi et moi... et ces visages ! Ces visages...pleins ... des gestes qui dansent sur tes joues, des mouvements qui simulent ta parure ... tu ressens tous ces pincements de chaleur qui parcourent ta peau ? Le battement du tambour comme celui d'un cœur qui rythme le tout en silence ?
- Je suis encore là, je suis encore clown, encore humain.

<https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/cpgjMz4/rbaxkn>

Georges Rouault (1897 - 1958). *Parade*, 1907 - 1910, Aquarelle, huile, encre et pastel sur papier marouflé sur toile, 65 x 100 cm. Non signé, non daté

Tarquin PONS

L'homme à la croix, la météorite et la chute

60 secondes
 Une minute avant la 9ème heure, soit 8h 59 après le début de la fin,
 deux protagonistes,

50 secondes
 l'un à 79 ans, l'autre n'a pas d'âge connu,
 on pense d'abord à une coïncidence,
 une chance sur 720 000 d'être frappé par un corps céleste, paraît-il

45 secondes
 c'est en fait une rencontre au sommet,
 c'est une histoire écrite sans l'accord de l'un ou de l'autre,

30 secondes
 deux forces de la nature et aucun des deux ne le sait mais il vont se rencontrer,
 dans ces circonstances la main de dieu ou la main de l'artiste : même combat.

Trois questions : mais où donc était la papamobile ce jour-là ? Est ce qu'elle aurait pu empêcher ça, ou pas?

15 secondes
 et en un claquement de doigt : une frappe chirurgicale,
 c'est un peu comme venger Galilée ou Copernic.

Et vers la neuvième heure, Jésus s'écria : « Père, pourquoi m'as-tu abandonné ? ».

9 heure 01

Jean-Paul II, Oh Maurizio 1 (uno) !

<http://profondeurdechamps.com/wp-content/uploads/2012/03/la-nona-ora-maurizio-cattelan2.jpg>

Maurizio Cattelan. *La nona ora (La neuvième heure)*, 1999, Installation, coll/ François Pinault.

Fiona PRÉTET

Une élégante en vert

Au premier plan de ce tableau, une jeune demoiselle à la peau pâle, à la robe et aux yeux verts, les lèvres rouge vermillon. A l'aide de sa main droite, elle replie le chapeau blanc qu'elle porte sur sa tête, le recourbant sur le devant de son visage qu'il protège ainsi du soleil. Le rebord créé projette alors une ombre sur son front et sur ses yeux.

Sous son chapeau, on distingue parfaitement ses cheveux bouclés, d'un blond foncé ou d'un châtain clair.

Le bras gauche de la jeune fille, placé à hauteur de son sexe, s'appuie sur le devant de sa cuisse gauche. Ses doigts et son poignet légèrement relevés, elle semble repousser quelque chose qu'on ne peut percevoir.

Elle est vêtue d'une robe d'un vert assez froid, qui moule admirablement les courbes de son corps, et ses mains sont gantées du même blanc que celui du chapeau. Au travers de son vêtement, on distingue les formes stylisées de sa poitrine ainsi que l'ombre formée par le creux du nombril. Au-dessus de son bras gauche, les noeuds à l'épaule de sa robe, de la même couleur que celle-ci, semblent être comme du papier que l'on aurait plié et roulé afin que telles les pétales d'une fleur, il déploie ses formes tuyautées. Les pliures de la robe, les cheveux relevés, la posture et la main recourbant le chapeau devant son visage nous laisse penser qu'il y a aussi du vent et que la belle élégante s'en protège.

L'arrière-plan du tableau ne peut se décrire car rien de concret n'y est représenté. On y voit simplement une forme blanche ainsi que de légères touches de vert qui sont les deux couleurs principales du tableau de Tamara de Lempicka.

<https://www.centrepompidou.fr/cpv/resource/c9nb7x4/rX4R8xj>

Tamara de Lempicka (1898 - 1980). *Jeune fille en vert (Jeune fille aux gants)*, 1927 - 1930, Huile sur contreplaqué, 61,5 x 45,5 cm. Paris, MNAM, Centre G. Pompidou.

Thiphaine QUÉGUINER

Périple maritime

Face à nous, au beau milieu de la nuit comme surgissant des mers, se dresse un phare, celui des Casquets. Il nous surplombe, dominant les mers, et semblant toucher de sa cime les épais nuages qui envahissent le ciel.

Au loin, un navire en difficulté s'approche. Pris dans la tempête, sa trajectoire semble dépendre des caprices des vagues et des vents qui l'entraînent à la dérive. Difficile de définir, face à ce déchaînement des éléments, quel sort les eaux réserveront à ses marins.

Telle une épopée, le temps semble perturbé, indéfini. Comme perdu au milieu des mers, sans aucun repère, le phare apparaît être l'un de ces endroits lointains où l'on ne peut se retrouver qu'à la condition de s'y être égaré.

Semblable à la dérive d'un songe qui nous entraîne vers des eaux inconnues et insaisissables, ce voilier semble se confronter à l'indomptable, à l'incertain, emporté dans ce désordre tourmenté et menaçant.

Sur ce phare massif et inquiétant qui occupe presque la totalité de la surface de l'œuvre, un escalier sinueux semble rendre difficile l'accès à la source de la vive lumière ardente qui domine. Celle-ci parvient à traverser les nuages et à s'imposer au milieu de la tempête, elle peut alors alerter les navigateurs d'éventuels obstacles.

Le trouble est palpable, car cette apparition qui devrait être rassurante nous apparaît monstrueuse et rend angoissant le devenir de ce si petit navire balloté par les vagues et les bourrasques.

<https://2009sediments.files.wordpress.com/2012/08/victor-hugo-le-phare-des-casquets-18662.gif>

Victor Hugo. *Le phare des Casquets*, plume et lavis d'encre brune, 1866, Maison de Victor Hugo. Dessin d'illustration.

Adèle RAMAGE

Prose pour un tableau romantique

Dans l'hiver blanc, les chênes droits aux branches sinueuses se dressent face à nous.

Comme cherchant à s'échapper du froid mordant, les branchages sortent du cadre de tous les côtés.

La brume matinale et vaporeuse vient jouer entre eux. Les teintes grises et blanches se mélangent dans cette sinistre forêt.

Au centre de l'image, entre ces chênes, les ruines silencieuses d'une abbaye s'imposent magistralement face à nous.

Il n'en reste que le déambulatoire et le pan de mur d'un porche effondré. L'embrasure des fenêtres laissent passer la lumière terne d'un matin d'hiver grisonnant.

Sur un chemin recouvert par la neige, des moines fantomatiques rejoignent les ruines sinistres.

Ce lieu, bien que victime de la violence du temps, reste sacré. Ruines divines, il est le lieu propice aux derniers sacrements.

Tout autour de l'abbaye, le sol est parsemé de pierres tombales.

Elles viennent achever ce décor macabre et énigmatique, se fondant dans cette sinistre forêt de chênes.

<http://s2.dmccdn.net/HdjrA.jpg>

Carl David Friedrich. *Cimetière d'un cloître sous la neige*. 1819, huile sur toile, œuvre disparue en 1945.

Alison VÉRON

Quand les signes reprennent sens

Accumulation, succession, composition, couleur et résonance. Voici quelques adjectifs qui pourraient tenter de résumer l'œuvre que je vais vous présenter.

L'artiste récupère, découpe et collectionne, dans les publicités, les emballages, flyers et autres papiers voués à être jetés, les notes de musique aussi. Utilisée le plus souvent pour son simple aspect décoratif, par toutes sortes de graphistes, la note de musique est en premier lieu un signe emblématique du musicien. L'artiste plasticien, quant à lui, s'en empare autant pour ses qualités informatives que pour ses qualités plastiques. Il prélève les graphismes de leur support initial et leur rend leur sens d'origine, celui de la musicalité.

Ces signes qui résonnent pour n'importe quel mélomane sont collectés et assemblés par l'artiste. Les notes et les couleurs se succèdent jusqu'à composer une partition dont la mélodie est d'abord visuelle. Une fois assemblés, les éléments récoltés sont photographiés et imprimés en une suite de vingt huit folios. Le tout est rassemblé dans un coffret gris d'une grande simplicité : seules les côtes colorées des folios sont visibles.

Mis bout à bout la partition musicale se dévoile et se prête à être jouée par des musiciens professionnels.

Nos petits ephemeras, dans son terme le plus originel, deviennent *Ephemera* de Christian Marclay.

<https://fineartmultiple.commediaproduct8deephemerachr-16-1452590389-90-10ap-506.jpg>
http://whitecube.com/images/content/3/main_0b42d1dd3067b0d445179b1266cc2461_0.jpg

Christian Marclay, *Ephemera*, date non donnée.

ANNEXES 1. Fiche / consignes

EMISSION DE RADIO (« émission radiophonique »)/ Feuille de consignes

DES VOIX POUR VOIR : ENTENDRE ET VOIR : LA VOIX DU VOIR : DES VOIX, LA VOIE, LE VOIR : LA VOIX ET LE VOIR...ETC

UNE MINUTE ET DEMI POUR UNE ŒUVRE (œuvre visuelle à entendre). Format Court.

Modèles : France Culture et autres médias (ex sur France Inter, 7h 55, *Le musée imaginaire* de Paul Veyne) ; des artistes qui témoignent, qui disent les œuvres, des conservateurs interviewés (ex : Pierre Rosenberg), Evgen Bavgar un photographe aveugle (qui propose de constituer une banque de tableaux visuels mis en son/voix pour mal-voyants), émissions sur un tableau et un seul, animations sonores etc. = situations d'audition. Dans une logique inverse, pour appréhender les choses différemment, essayez de saisir les effets provoqués par certaines séquences du film « *Breughel, le moulin et la croix* », de Lech Majewski (sur le « *Portement de croix* », tableau peint en 1564), qui n'utilisent qu'un fond sonore, sans dialogues articulés etc = situation de vision.

- **Choisir rapidement une œuvre** que vous pouvez aller voir, devant laquelle vous pouvez travailler, que vous pouvez éprouver.

- **À préparer seul/e ou à deux, voire à trois.**

- **Situation** au choix à définir : interview, performance, conférence, lecture, rencontre, conversation, en *live*, etc. La présence sonore de l'étudiant(e) doit être effective. Les situations d'interlocution, les vocalités, bruitages, musiques, chants (illustrations, commentaires sonores...) sont autorisés. Ne pas venir avec l'enregistrement déjà fait svp. ; on attend que vous le produisiez in situ.

- Il conviendra de se procurer la reproduction de l'œuvre, ne serait-ce que pour la remettre en accompagnement du document papier que vous rendrez le jour du partiel. **Mais lors des rendus oraux (dits « émissions de radio ») il faut la parler, la dire en son absence. Vous allez être des diseurs/diseuses.** Il faut la faire voir en la faisant « entendre », la recréer au travers d'un partage oral, etc. Votre texte vise à faire voir l'œuvre par un commentaire oral et sonore.

Questions à vous poser : Qu'est-ce qu'être à l'écoute ? = la situation de radiophonie lorsque la source sonore n'est pas visible, qu'elle est hors champs ; Qu'est-ce que faire voir à quelqu'un qui est privé de la liberté de voir avec ses yeux ? Comment activer le regard de l'autre ? De quel(s) regard(s) s'agit-il ? Le regard de l'auditeur-spectateur ? Qu'est-ce que la situation de non voyance ou de mal voyance ? Quel est la constitution et quel est l'impact de la culture visuelle dans ces conditions-là ? etc.

- Il y a une réflexion préalable et un véritable travail de médiation à produire en l'occurrence.

- **Traces écrites.** Quel est le statut de votre écrit dans les conditions ci-dessus définies ?

Sur format papier A4, faire une fiche correspondant à votre intervention. Structurer le petit texte qui a été oralisé, lui donner un titre, un chapeau.

* En haut, fournir la « carte d'identité » de l'œuvre choisie = Artiste, titre, dimensions, techniques, lieu, état si besoin (enfin informations de base).

* Puis sujet : genre, nature morte, peinture d'histoire, installation, sculptures etc..

* Joindre l'image svp.

Émissions prévues *in situ* les mardi 22 et 29 Mars 2016. Vous êtes appelés au hasard. En conséquence chacun/e devra être prêt dès le 22 Mars

ANNEXES 2. NOTE D'INTENTION

Rencontres Différences et créativité. Mai 2012. Université Paris 1, UFR Arts.

La Pinacothèque sonore et sa Documentation. Triptyque.

Un projet de Françoise Julien-Casanova (dir.) & des étudiants de L3 Arts Plastiques,
Cours de Médiation de l'Art et de la culture.

Qu'est-ce que voir une peinture ou une image ? Qu'est-ce que faire voir cette peinture et cette image à une tierce personne ? Comment activer son propre regard et le regard de l'autre ? De quel regard est-il question ? N'y aurait-il pas des regards au pluriel, des modes et modulations du regard toutes différentes ? Et quel est le regard de celle ou de celui qui est en position d'auditeur, de spectateur auditif, qui connaît et fabrique l'image par l'écoute ? Comment les images nous parviennent-elles par les mots incarnés dans des dictionnaires et des sons particuliers, des mises en bouches de mots, des souffles et des respirations, *via* des évocations et des interprétations parolières ? Quelle est cette écologie verbale et sonore spécifique qui permet en leur absence d'avoir accès à des images, à des peintures, de se construire des représentations dont l'iconicité est indéniable ? Qu'est-ce que la situation de voyance, d'absence de voyance ou de mal voyance ? Quel est l'impact de la culture visuelle dans la construction sociale des individus ? Comment s'élabore et se développe la culture visuelle pour qui est privé de la liberté de voir avec ses yeux ? Comment aborder et saisir cette culture visuelle-là que la prééminence accordée à l'opticalité moderniste et post-moderniste participe largement à ignorer ?

La Pinacothèque sonore est un projet qui s'est construit sur ce faisceau de questions et sur bien d'autres encore. Une Pinacothèque est « un musée ou une galerie de peintures » (Dictionnaire Robert). Le projet consiste en effet à collecter des œuvres visuelles à travers les seuls commentaires oraux et sonores qu'elles provoquent et conduisent à produire. Pour ce premier « *lab-Oratoire* », nous avons éliminé les témoignages spontanés « en direct », ou récoltés dans les lieux d'origine (musée, galerie etc).

Chaque étudiant/e plasticien/ne est invité à rédiger un texte et un scénario qu'il sonoriserait sur l'œuvre de son choix, et dans un format court d'une minute et demi. Puis elle/il dit et oralise cette œuvre publiquement, en l'absence de toute reproduction ou équivalence de ses apparences visuelles. Ensuite et après entraînement, elle/il enregistre sa performance orale dans le studio de l'UFR et cadrée par les responsables technique-son. Ces derniers arrangent et montent les séquences dans un dispositif en boucle qui *in fine* sera offert à l'écoute.

Autant d'étudiants, autant de *diseurs*, de parleuses et de parleurs.

Autant de styles et de gestes vocaux qui ne sont pas de théâtre ou d'école, mais qui sont les modestes voix de la communication ordinaire, mises au service de la production concertée de textes intermédiaires, énonciateurs d'œuvres visuelles « en direction d'autrui ».

Bien évidemment, « il serait erroné de penser que tout ce qui est auditif n'est qu'auditif »² : la trans-sensorialité est en jeu, et le projet vise, entre autres, à le rappeler.

² CHION, Michel. 1998. *Le son*. Paris, Nathan Université. p. 57.

Les textes oralisés et bruités sont autant de rapports sensibles à ces œuvres. Ils en sont des émanations, des effets, des échos contrôlés. Ils visent expérimentalement à permettre de faire voir l'œuvre en la faisant entendre, ou plutôt en la récréant auditivement. Nous connaissons tous ce type d'écoute, banalisé, puisqu'il est le propre de la radiophonie.

La Pinacothèque sonore exposera une trentaine d'œuvres empruntées à des musées divers et variés, connus ou peu connus. Cela se passera dans la salle 252 de l'UFR 04, aménagée pour l'occasion. La scénographie est en cours de discussion.

Les noms des œuvres, leurs fiches d'identité et les patronymes des diseurs seront présentés sur des panneaux ou des fiches, écrits en braille. Ces informations seront également placardées sur les murs et fournies dans l'espace *Documentation*.

En effet, dans le cadre de cette expérimentation, s'est posée la question du statut des productions écrites articulées aux visuels-source : les peintures ou œuvres. Nous en sommes venus à concevoir un dispositif scripto-visuel permettant de documenter la Pinacothèque. La partie *Documentation* s'est alors imposée. Elle ne supplée pas à une dimension qui manquerait à la *Pinacothèque* car elle peut se suffire à elle-même. Elle est un autre volet du triptyque. Elle met à disposition du visiteur le matériau dont chaque diseur-auteur s'est servi pour sa participation au projet. Ceci à partir d'un module de base format raisin. Ce module peut-être multiplié en fonction des nécessités de chacun.

Ainsi, dans une deuxième salle, la salle 251, celle des *archives ephemera*, une seconde scénographie autorisera la consultation du matériel support des œuvres collectionnées dans la *Pinacothèque*.

Enfin, troisième temps de ce triptyque, une autre salle (251) devrait permettre que visiteurs et diseurs conversent, s'entretiennent, parlent en présence directe, modifient leurs points de vue, réécrivent des textes nouveaux, se reconnaissent, en un mot performant le « moment ».

En résumé : dans la salle 251, *la Pinacothèque sonore*, on écoute ; dans la salle 251, la *Documentation*, on regarde ; dans la 250, on s'entre-tient, c'est une option.

Équipe :

Techniques son et enregistrements : Teddy Larue. *Montage* : Garance Marcon

Scénographies et mises en espace : Eloïse Callewaert et Alexia Dreschmann

Suivi de projet et communication : Elise Fourché

Assistante projet et installation : Anaïs Gaudeix, Shuang Li

Assistant/e direction et relation : Cassandre Casanova, Auxanne Clavel

Textes et voix : ALAMINOS Yasmine, CHABBI Sonia, AUBOIRON Antoine, BABUCHON Céline, CALLEWAERT Eloïse, CAPDOR Paprika, CASANOVA Cassandre, CHAILLOUX Gaëlle, CHAMOIX Zoé, CHASSANG Fanny, CLAVEL Auxane, DRESCHMANN Alexia, DUNAUD Claire, FAOUZI Mounia, FOURCHÉ Élise, GAUDEIX Anaïs, KHATCHIKIAN Anaïs, KONTARGYRIS Sandy Chea, KOWALSKI Betty, LAMM Usha, LANGLAIS Morgane, LARRASQUET Lena, LARUE Teddy, LEMOINE Cécile, LI Shuang, LIN Chang-Yu, MARCON Garance, MÉNIL Léa, OLIVIER Emilie, PICARD Céline, SALECROIX Caroline, THAO David
